

soir encore, à la lueur de la veilleuse, la tête enfoncée dans l'oreiller, le nez si mince, le menton en l'air, et qui n'a pas paru le reconnaître, malgré ses yeux grands ouverts, quand le père a pris son enfant dans ses bras et l'a penché vers elle pour qu'il l'embrassât sur son front couvert de sueur froide !

Enfin, il est arrivé, le jour terrible, le jour qu'Amédée n'oubliera jamais, quoiqu'il ne fût alors qu'un petit, un bien petit enfant.

Ce qui l'a réveillé, ce jour-là, c'est l'étreinte de son père, qui est venu le prendre dans son lit, de son père qui a des yeux de fou, des yeux sanglants à force d'avoir pleuré. Le voisin, M. Gérard, — à quel propos est-il là de si bonne heure ? — roule de grosses larmes sous ses paupières, lui aussi. Il se tient tout à côté de M. Violette, comme s'il veillait sur lui, et lui frappe le dos affectueusement avec le plat de la main.

— Allons, mon pauvre ami !... du courage !... du courage !

Mais le pauvre ami n'en a plus. Il se laisse enlever son enfant des mains par M. Gérard, et voilà que sa tête tombe, comme morte, sur l'épaule du brave graveur, et qu'il se met encore à pleurer, avec de gros sanglots qui lui soulèvent les épaules.

— Maman !... Voir maman !... — crie le petit Amédée plein d'épouvante.

Hélas ! il ne la verra plus jamais ! Chez les Gérard, où on l'emporte et où la bonne voisine l'habille, on lui dit que sa maman est partie, partie pour longtemps, pour très longtemps ; qu'il doit bien aimer son papa, ne plus penser qu'à son papa, et d'autres paroles qu'il ne comprend guère, dont il n'ose pas demander l'explication et qui le consternent.

C'est étrange ! Le graveur et sa femme ne s'occupent que de lui, le regardent à chaque instant. Les petites, elles aussi, ont devant lui un air singulier, presque respectueux. Qu'est-ce qu'il y a donc de changé ? Louise n'ouvre pas son piano, et quand la petite Maria a voulu prendre sa "ménagerie" dans le bas du buffet, Mme Gérard lui a dit brusquement, en essayant de faire les gros yeux : "On ne joue pas aujourd'hui."

Après le déjeuner, Mme Gérard a mis son châle et son chapeau, et est sortie en emmenant Amédée. Ils sont montés dans un fiacre, qui a suivi des rues que l'enfant ne connaissait pas, a traversé un pont au milieu duquel se dressait un grand cavalier d'airain, la tête nue couronnée de lauriers, et s'est arrêté devant une grande maison, où ils sont entrés avec de la foule, et où un jeune homme, très agile et très empressé, a fait mettre à Amédée des vêtements noirs.

Au retour, l'enfant a trouvé son père et M. Gérard, assis à la table de la salle à manger, et tous deux écrivant des adresses sur de grandes feuilles encadrées de noir. M. Violette ne pleurait pas, mais sa figure était comme creusée de douleur, et il laissait tomber sur son œil droit sa mèche de cheveux noirs.

À la vue de son fils dans ses vêtements neufs, il a poussé un gémissement, s'est levé en chancelant comme un homme ivre, et a de nouveau fondu en larmes.

Oh ! non, il n'oubliera jamais ce jour-là, le petit Amédée, ni l'horrible lendemain, où Mme Gérard est venue, dès le matin, le vêtir de son costume noir, tandis qu'il écoutait, dans la chambre à côté, un bruit de lourds souliers traînés et de coups de marteau. — Il se rappelle tout à coup qu'il n'a pas vu sa mère depuis l'avant-veille.

— Maman !... voir maman !...

Il faut bien alors tâcher de lui faire comprendre la vérité. Mme Gérard lui répète qu'il doit être sage, très bon, pour consoler son père qui a beaucoup de chagrin, et elle ajoute que sa maman s'en est allée pour toujours, et qu'elle est au ciel.

À ciel ! C'est bien haut et c'est bien loin, le ciel. Mais si sa mère est au ciel, qu'est-ce donc qu'emportent ces portefaix en deuil dans cette lourde boîte qu'ils cognent à tous les angles de l'escalier ? Qu'est-ce donc que traîne la lugubre voiture qu'il suit sous la pluie, en allongeant ses pas enfantins, sa petite main serrée dans la main gantée de noir de son père ? Qu'est-ce donc qu'on enfouit dans ce trou d'où sort une odeur de

terre fraîchement remuée, dans ce trou entouré de gens en noir et devant lequel son père détourne la tête avec horreur ? Qu'est-ce donc que l'on cache au fond de la fosse béante, dans ce jardin plein de croix et d'urnes de pierre, où les arbres aux bourgeons de bronze des premiers jours de mars, luisants au soleil après l'averse, laissent tomber de leurs branches de grosses gouttes d'eau qui ressemblent à des larmes ?

Sa mère est au ciel !... Amédée n'ose plus demander à "voir maman", le soir de cet effrayant jour-là, quand, il s'assied auprès de son père à cette table où, depuis longtemps déjà, la vieille femme en camisole ne met plus que deux couvertes. Le pauvre veuf, qui vient encore de s'essuyer les yeux avec sa serviette, a mis dans une assiette un peu de viande pour Amédée et la lui coupe en petits morceaux ; et, tout pâle sur sa chaise haute, l'enfant se demande s'il doit reconnaître un jour le regard de sa mère, ce regard si caressant et si doux, dans une de ces étoiles qu'elle aimait à contempler, sur le balcon, par les fraîches nuits de septembre, en serrant la main de son mari dans l'obscurité.

II

Les arbres sont comme les hommes ; il y en a qui n'ont pas de chance. Mais un arbre véritablement infortuné était le pauvre diable de platane qui avait poussé au milieu de la cour de l'institution de jeunes gens, située rue de la Grande Chaumière, et dirigée par M. Batifol.

Le hasard aurait aussi bien pu faire pousser ce platane au bord d'une rivière, sur une jolie berge, où il eût regardé passer les bateaux, ou bien encore sur le mail d'une ville de garnison, où il aurait eu du moins, deux fois par semaine, la distraction d'écouter la musique militaire. Eh bien, non ! Il était écrit, au livre des destinées, que ce malheureux platane perdrait son écorce, tous les étés, comme un serpent change de peau, et joncherait le sol de ses feuilles mortes, à la première gelée, dans la cour de l'institution Batifol, qui était un endroit sans agrément.

D'abord, cet arbre solitaire — oh ! mon Dieu, un platane comme un autre (*platanus orientalis*), entre deux âges, sans originalité — devait avoir le sentiment pénible qu'il servait à tromper le public. En effet, sur l'enseigne de l'institution Batifol (Cours du lycée Henri IV. Préparation au baccalauréat et aux écoles de l'État), on lisait ces mots fallacieux : *Il y a un jardin*, et, en réalité, il n'y avait qu'une vulgaire cour, sablée de sable de rivière, avec un ruisseau pavé autour, une cour dans laquelle on n'aurait pu récolter — et après la récréation encore ! — qu'une demi-douzaine de billes perdues, une toupie cassée en deux et un certain nombre de clous de souliers. Le seul platane justifiait l'illusion, la fiction du jardin promis par l'enseigne. Or, comme les arbres ont certainement le sens commun, celui-ci devait bien avoir conscience qu'il n'était pas un jardin à lui tout seul.

Et puis, c'est vraiment un sort bien injuste pour un arbre inoffensif, qui n'a jamais rien fait à personne, que de s'épa nouir à côté d'un portique de gymnase, dans un rectangle parfait formé par un mur de prison hérissé de culs de bou teilles et par trois corps de logis d'une symétrie affligeante, et offrant, au-dessus des nombreuses portes du rez-de-chaussee, des inscriptions dont la lecture seule invitait au bâillement. Salle 1. Salle 2. Salle 3. Salle 4. Escalier A. Escalier B. Entrées des dortoirs. Réfectoire. Laboratoire.

Le pauvre platane crevait de chagrin dans ce lieu morne. Ses seuls bons moments — les heures de récréation où la cour s'égayait des cris et des rires de gamins — étaient gâtés pour lui par la vue des trois ou quatre élèves punis, qu'on mettait au piquet au pied de son tronc. Les oiseaux parisiens, qui ne sont pourtant pas difficiles, se posaient à peine sur les branches et n'y avaient jamais construit un nid. Il est même supposable que cet arbre désenchanté, lorsque le vent d'avril agitait son feuillage et que les gavroches du ciel venaient polissonner chez lui, leur murmurait charitablement : "Croyez-moi ! l'endroit ne vaut rien. Allez faire l'amour ailleurs !"